

ALAIN CADÉO

L'HOMME QUI VEILLE
DANS LA PIERRE
(L'âme de Mayacumbra)

Roman

ÉDITIONS

L A T R A C E

ÉDITIONS

L A T R A C E

www.editionslatrace.com

www.facebook.com/editionslatrace

FRANCE 2022

Reproduction et traduction même partielles, interdites

Tous droits réservés pour tous les pays.

ISBN 979-10-97515-71-3

Extrait
les 30 premières pages

*Ce que je livre à l'instant, ce sont mes confidences,
peut-être pas destinées à tout le monde,
mais à vous, si.*

Walt Whitman - *Feuilles d'herbe*

À Nina

Cher Alain,

*Merci de votre présence attentive et généreuse,
et de porter au plus haut la parole essentielle
dans un monde où la confusion devient générale.
Non seulement votre belle effervescence et votre
indomptable énergie sont d'un grand réconfort,
mais vous faites don à ceux qui vous entourent
de la grâce d'exister même jusqu'au dernier souffle
du souffle....*

*La parole peut bien faire signe vers le silence,
vous avez toujours cette incroyable magie des mots,
cette charge poétique intense.*

*Vous vivez vraiment en écriture,
comme un principe d'existence qui vous donne un
rapport si profond aux êtres et au monde.*

Vous êtes l'homme du Verbe.

*Et c'est votre « voix »
qui passe dans tout ce que vous écrivez.*

Je pense à vous

Philippe Bernier

“ À l’origine, dans l’aube bleue mouvante, quelques troncs noirs étranglent encore la lumière fade de la vallée. Ils sont la trame d’une immense forêt pourrissante. Là, beaucoup plus haut, dans les rides du ciel, moi, Théo, je suis derrière une fenêtre glacée, au niveau du menton d’un volcan. La Corne de Dieu.

Paisible enfin, assis, au chaud, à deux mille mètres d’altitude, dans une sacrée cabane construite de mes mains, plantée sur un plateau de pierre, “ je te rêve ” Lita, comme un ado qui étreint les nuages.

Je vis ici avec un âne, Ferdinand. Depuis deux ans, je contemple le Monde, comme seuls peut-être, le firent les premiers Incas.

Je n’ai rien d’un ermite et pourtant je ne vois pratiquement personne. Lorsque j’ai vraiment besoin de compagnie, je dégringole en vrai capricorne le sentier sommaire que j’ai tracé de mes pas répétés sur un des flancs de la montagne. Une demi-heure après, je déboule à Mayacumbra qui est le seul village à plus de cent kilomètres à la ronde... ”

C’est tout ce qui me restait de mon frère Théo. Un bout de page froissée, trois bibelots, quelques photos, le tout expédié par la police

locale de ce pays lointain n'ayant jamais éveillé chez moi la moindre curiosité.

Combien de fois m'étais-je demandé ce que Théo avait bien pu y trouver pour rester si longtemps loin de nous. Faut-il être à ce point égoïste pour ne pas éprouver le besoin de serrer dans ses bras une maigre famille aimante, se contenter de loin en loin d'expédier quelques lettres ?

C'est vrai que contrairement à moi, mon aîné avait la bougeotte et je dois avouer que ses emportements parfois m'impressionnaient. Il lui arrivait même de me faire un peu peur. Et il m'aura fallu plus de dix-huit ans pour me décider à aller voir où il est mort ! Je tiens à dire ici que les dates, anniversaires, les repères de temps, me sont absolument étrangers. Je vis un peu comme si j'avais toujours été dans un nuage d'à-peu-près.

Nos pauvres parents, désespérés de n'avoir aucune nouvelle de lui, avaient lancé un avis de recherche international.

Je me souviens, j'avais je crois vingt ans, lorsqu'ils reçurent, après des mois d'attente, le résultat de l'enquête. Théo avait disparu lors d'une éruption volcanique, dans un pays d'Amérique centrale, près d'une ville dont j'ignorais tout. Quelques témoignages certifiaient qu'il avait bien été englouti dans une coulée de lave.

J'avais je crois vingt ans... et j'avais instantanément pensé à ces formes raides retrouvées à Pompéi, ces empreintes de corps qui depuis deux mille ans, couchés, prostrés, les bras levés, arc-boutés, racontent l'éternelle terreur de l'humain ou de l'animal face à la mort brutale.

Oui, je me souviens, j'avais vingt ans, du tremblement de tout le corps de mon père lisant à voix cassée cette lettre officielle... L'effondrement de ma mère... Toutes ces années où ils traînaient tous les deux, comme des âmes en peine, dans cet appartement qui m'étouffait et dont pourtant je ressentais l'étreinte avec un certain bonheur.

Moi, le cadet, j'avais quatre ans de moins que Théo, je devins le sujet de toutes leurs angoisses. "Nous n'avons plus que toi mon petit Augustin..." était leur phrase ritournelle. Je sentais bien pourtant que tout un pan de leur affection s'était effondré dans une faille démesurément noire. Quant à moi, à la fois bien sûr j'étais malheureux d'avoir perdu ce frère que j'aimais, que j'admirais, et à la fois je lui en voulais, le salaud, de m'avoir laissé me dépatouiller seul, dans un marécage de tristesse ponctué par d'indestructibles habitudes rythmant le quotidien, le lot de ceux qui restent.

J'ai fait ce que j'ai pu pour les aider à sortir de ces sables mouvants du chagrin ressassé. Mais

on a beau avoir toute l'énergie, toute la bonne volonté du monde, on ne peut rien contre le désespoir. Je les ai vus se replier sur eux, se ratatiner, avec parfois des pics de conscience, ouvrant alors sur moi de grands yeux qui demandaient tout. Et moi, désolé, je ne pouvais rien d'autre que leur offrir mon insolente et biologique envie de vivre et de peindre.

Mon père avait pourtant été toute sa vie un homme actif, rationnel et qui me semblait fort. Mais c'était mal connaître le virus insidieux de la fragilité. Les bois les plus durs se font d'un seul coup attaquer par les termites. Le plus bel arbre en apparence sain, s'effondre un jour, rongé par mille galeries creusées par les xylophages d'une pensée malade. Il mourut deux ans après la disparition " corps et bien " de Théo, d'une grippe, qu'il négligea de soigner. Je me souviens de lui, avec un humour que je ne lui connaissais pas, délirant, quarante et un degrés. Il ricanait, chamboulait le langage, les mots. Par exemple, claquant des dents, il répétait : " Ali Papa et les quarante et un degrés..." Pouffant de rire, il grelottait, mordait les draps puis très agité repoussait les couvertures, cambré comme un arc et enfin, s'effondrait, en nage, haletant, voyant des choses qui passaient, loin, là-bas, tendant l'index pour nous montrer je ne sais quelle vision, dans un babil de source sulfureuse... cœur battant,

extatique, comme heureux de se laisser emporter par un fleuve de fièvre.

Je restai seul avec Jeanne ma mère. C'est la peinture qui me sauva. Les études ne me disaient rien. Les premiers temps, nous vivotions ma mère et moi de quelques rentes que nous avait laissé mon père.

Je n'avais pas d'ambitions. Je peignais, m'isolais des heures dans deux chambres de bonne, au sixième étage de notre immeuble, dont j'avais cassé les cloisons pour en faire un petit atelier. Je travaillais des nuits entières sous le ciel des lucarnes et descendais, dès potron-minet, dans l'appartement tiède et familial où je retrouvais ma chambre.

Elle donnait sur une cour d'école maternelle. Ainsi, la partie ensommeillée de ma vie diurne fut inondée de cris d'enfants. Loin de m'empêcher de dormir, ces piailllements réguliers furent ferments de joie et d'équilibre. J'ai par-dessus tout aimé somnoler durant les heures où les hommes travaillent, jusqu'au moment béni où les tables se dressent, dans des bruits de télévisions, radios, jeux et chansonnettes, cris de parents fourbus, remue-ménage de tables, de fauteuils, d'assiettes, courses de petits pas, chutes suivies de hurlements, le tout dans des crépitements de fritures dont les odeurs dorées montaient, flottaient, se mélangeaient dans la cour désormais silencieuse, havre de paix sous trois néons blafards. Et quelquefois je percevais

la voix moqueuse de mon frère me disant : « Tu vas finir comme un croûton rassis. Bouge, vis, secoue donc ta carcasse de coloriste gris... »

Je m'entendais merveilleusement bien avec ma mère. Elle était avec moi d'une parfaite discrétion. Menue, elle parcourait l'appartement faisant toujours le moins de bruit possible. Une souris, dans un quatre pièces jonché de tapis atténuant les grincements d'un vieux parquet. Chaque latte de bois m'indiquait où elle se trouvait. Et je suivais dans mes demi-rêves, mes délicieuses somnolences, son jeu de l'oie à un seul pion, noir, avec de longues stations debout dans les prisons, le puits, ou le labyrinthe de sa mémoire suspendue entre son rêve et la réalité. Lorsque je me levais, c'était avec bonheur que je la prenais dans mes bras, la soulevant comme une enfant. Elle riait, se recoiffait avec la main et nous allions tous les deux dans la cuisine, préparer notre repas du soir. Elle respectait mes horaires "d'artiste" et restait convaincue que j'avais du talent... "à revendre".

L'ombre de Théo planait cependant dans tout l'appartement. Des photos, ses objets, livres, cahiers, habits, hantaient les étagères et les placards. Je reste certain qu'au fond d'elle-même, chaque jour, soleil voilé, ne l'avouant jamais, elle attendait son retour.

À la fin, sûre peut-être enfin qu'il ne reviendrait pas, ne pouvant plus parler, elle griffonnait dans son lit d'hôpital de petits mots qu'elle me tendait

avec sa main d'oiseau et que j'avais un mal fou à déchiffrer. Sur l'un d'entre eux, un des derniers, que je porte toujours sur moi, elle avait écrit : " ... Retrouver Théo... Toi, mon Augustin... tu as besoin de plus que la vie... Tu es un artiste... Je le sais... "

J'avais trente-huit ans lorsque maman est morte.

Je suis parti six mois après. Je suis parti, comme pour un pèlerinage, sur les pas de Théo, avec trois livres, une poignée de crayons gras, une simple boîte d'aquarelles et dix pinceaux tout neufs, quelques affaires au grand hasard, le tout fourré dans un sac de toile bleu marine.

À part un vieil oncle, qui m'a toujours beaucoup aidé dans ma carrière et qui s'occuperait de tous les papiers de succession, plus rien ne me retenait. Ma mère m'avait fait promettre plusieurs fois de quitter le petit univers dans lequel je m'étais enfermé. " Augustin... Je sais bien mon chéri que tu restes pour me protéger. Mais je ne veux pas que tu boudes ta vie. Lorsque je ne serai plus là, je veux que tu partes. Peut-être croiseras-tu le chemin de ton frère. Je suis sûre, depuis toujours, qu'il a laissé, là-bas, quelque chose, pour nous. "

Et moi, lourdaud, le lent à la détente, « le coloriste gris », terrifié à l'idée de quitter un nid désormais mort, (l'appartement avait des

airs de sanctuaire, de tombeau silencieux), je me suis fait violence, maudissant mon destin de "suiveur". J'avais promis. Je suis parti, serrant contre mon cœur le portefeuille dans lequel j'avais mis, comme des scapulaires, les quelques portraits de ma pauvre famille.

Pour la première fois de ma vie je grimpais dans un avion. Tout mon voyage fut confus. Je bousculais et étais bousculé. Taxis, aéroports, formalités douanières, je me laissais porter, un vrai paquet, un paysan, sans intentions particulières. Et je suivais le flot, bête et maladroit, surpris de constater que les Hommes savent ce qu'ils font, où ils vont, avec cette impatience, fronts butés, cette organisation de transhumants blasés.

C'est dans l'avion, au-dessus des nuages, frappé par tant de lumière et de splendeur, que je me suis mis à pleurer. Heureusement, j'avais calé ma carcasse, tourné vers le hublot. Des larmes toutes neuves, jamais versées, coulaient abondamment. Jamais je ne m'étais senti aussi proche de mes morts, dans tout ce bleu étincelant à l'image parfaite d'une immense émotion se dilatant sans trouver pied. Le ciel lavait ma vie, broyait toutes les poudres de couleurs et c'est avec délice et une immense émotion que j'eus l'impression de naître, non plus sur terre, ni entre terre et ciel, mais entre nuages et l'infini. J'étais passé de l'autre côté, quittant

la vision tourmentée d'un horizon à la Greco, pour entrer dans l'azur d'un Sassetta gommant toutes mes craintes.

C'est ainsi, léger et neuf, que je finis par arriver, après un long voyage, dans ce Mayacumbra de bout du monde où je t'ai enfin rencontrée, toi ma Lina, ma toute petite, fille de Maria qui est sans aucun doute la fille de mon frère.

Ma mère avait raison. Elle qui n'était qu'intuitions. Quel plus beau signe laissé par lui que votre existence à toutes les deux !

J'ai retrouvé, après si longtemps, son regard dans le vôtre.

Ainsi, sans que cela soit très clair, comme un cadeau du destin, j'avais quitté ce qui était devenu un désert affectif, pour découvrir abruptement une nouvelle famille. Je n'ai jamais rien compris à la diversité des liens parentaux, mais il ne me fut pas difficile, instinctivement, d'admettre et d'accepter que Maria était ma nièce, et toi, ma petite nièce...

Oui, ce fut un cadeau dont je mesure de jour en jour l'importance. À part ce vieil oncle musicien à qui j'écris souvent, je n'ai plus aucune attache de l'autre côté de l'océan. Vous fûtes, toutes les deux, pour moi, une révélation. Et sur l'autel de mes pensées secrètes apparaît le doux sourire de ma mère, comme réconciliée avec la trame du destin.
